

Après quelques mois de mon séjour parisien, par une merveilleuse après-midi de printemps, j'étais assis sous les châtaigniers des Champs-Élysées, à faire le triste constat que les quatre-vingts francs qui me restaient ne me suffisaient ni pour rester ni pour repartir. Aussi me parurent-ils superflus, si bien qu'une demi-heure plus tard, en passant devant un antiquaire du boulevard Montparnasse qui ouvrait son magasin le jour même, j'achetai avec la moitié de mon argent quelques objets qui me plaisaient, entre autres un ravissant petit tableau à la manière de Diaz, pour deux francs. Cette acquisition me rendit aussi heureux que si j'eusse ainsi résolu question de mon existence. Et ce fut d'ailleurs le cas. Un collectionneur s'enthousiasma tant pour le petit tableau qu'il me le racheta quelques centaines de francs.

J'avais ainsi trouvé le moyen de subsister à Paris, et ce moyen était le plus agréable qui fût pour moi, puisqu'il me permettait de satisfaire ma passion naissante pour l'acquisition de tableaux et de beaux objets, et de gagner ma vie en les vendant de temps en temps. Dans ces années-là, Paris offrait les occasions les plus invraisemblables d'acquérir des objets beaux et rares. On trouvait chez les petits marchands des vieux quartiers, au milieu d'œuvres d'art médiocres ou fausses, des œuvres authentiques de bonne qualité et à bas prix.

Un petit tableau que j'avais acquis par plaisir pour deux francs, sans la moindre idée de profit, avait été jusqu'alors le fondement de ma vie parisienne. En 1905, je fis une acquisition plus importante qui eut de lourdes conséquences. À l'angle du boulevard Rochechouart et de la rue des Martyrs, un vieil homme adonné aux plaisirs du vin rouge tenait un magasin de literie. Mais comme il aimait bien la peinture, il exposait à bon prix devant la porte de sa boutique les tableaux de jeunes peintres inconnus. J'y trouvai une toile représentant un nu féminin aux cheveux jaunes. Je payai les dix francs exigés pour ce tableau qui me plaisait particulièrement. La signature du nom, qui commençait par un P, m'était complètement inconnue. Mes amis du café du Dôme estimèrent que c'était une mauvaise imitation de Cézanne et que le peintre en question n'était pas spécialement doué. Je fis sa connaissance quelques jours plus tard au Lapin Agile qui, entouré à l'époque de terrains déserts et mal éclairés, était perché tout seul sur les hauteurs de Montmartre. Nous étions tous assis à la grande table centrale à boire du vin, avec quelques peintres, poètes et gens de lettres. Un jeune homme déclamait du Verlaine. Je racontai à mon voisin l'achat du petit tableau. Il se trouvait que c'était le peintre lui-même, et il me dit qu'il s'appelait Picasso. Après minuit, nous descendîmes tous dans la salle du bas. Et soudain, un coup de feu retentit entre les quatre murs. C'était Picasso qui l'avait tiré, tellement il était content d'avoir trouvé un amateur. Ce fut la seule rencontre mouvementée que j'eus avec lui. Toutes les fois où nous nous vîmes ensuite, ce fut pour garder silence ensemble, longuement, devant ses œuvres. En tout cas dans les premières années, lorsque je débarquais le matin dans l'espèce de vieille baraque de la place Ravignan où il vivait avec la belle Fernande et un grand chien jaune. Il sautait immédiatement de son lit, enfilaient un bleu de travail et installait quelques-unes de ses toiles.